

attaché à la croix ! et quand j'ai eu soif, tu m'as donné à boire du vinaigre et du fiel !

O mon peuple ! que t'ai-je donc fait, et en quoi t'ai-je contristé ? O mon peuple ! réponds-moi.

Pour le sauver de l'Égypte, j'ai englouti, sous les flots de la mer, le Pharaon et ses cavaliers, et tu m'as livré aux princes des prêtres !

Je t'ai ouvert un passage à travers les vagues de l'abîme, et tu m'as percé le côté d'une lance ! J'ai marché devant toi, colonne lumineuse de nuées, et tu m'as traîné au prétoire de Pilate !

Je t'ai nourri de la manne qui tombait du ciel, tu m'as soufflé et mourri de coups ! J'ai fait sortir l'eau du rocher pour étancher ta soif, et toi, tu ne m'as donné à boire que fiel et vinaigre !

J'ai mis dans tes mains le sceptre de la puissance, et toi, tu as mis un réseau dans ma main et une couronne d'épines sur mon front !

Mais non ! le Seigneur était décidé à boire le calice jusqu'à la lie, afin de nous sauver !

Les Juifs continuaient leurs clameurs : et leurs voix et celles des grands prêtres devenaient toujours plus fortes, et ils criaient : Prenez-le, crucifiez-le ! — Pilate répondit : Crucifierai-je votre roi ? Les grands prêtres réclamaient, dirent : Nous n'avons d'autre roi que César. Et Pilate, voyant qu'il ne pouvait rien obtenir, et craignant une émeute, confirma le jugement, et les autorisa à faire ce qu'ils demandaient : mais il prit de l'eau, se lava les mains en présence du peuple, et dit : Je suis innocent du sang de ce juste ; c'est votre affaire. Et tout le peuple répondit en criant : Que son sang retombe sur nous et sur nos enfants !

Pilate était horriblement coupable assurément : mais les plus coupables étaient bien ces Juifs infâmes qui criaient en tumulte et demandaient la mort de leur bienfaiteur. Aussi Dieu permit-il qu'ils se condamnaient eux-mêmes et par leur propre bouche, à l'enfer même où ils commirent l'iniquité. Un cri horrible s'éleva de la foule. C'était celui-ci : « Que son sang retombe sur nos têtes et sur celles de nos enfants ! » Le ciel ratifia la sentence. Jérusalem détruite, le temple renversé, le sacrifice interrompu, et ce malheureux peuple dispersé aux quatre vents du ciel, travaillant toutes les nations sans jamais s'y mêler, et portant en tout lieu le signe de la réprobation, le redisaient assez haut.

Pour nous, agenouillés sur les ruines du palais, ayant à notre droite le lieu de la flagellation et devant nous le portique appelé de l'*Ecce homo*, nous adorâmes les desseins impénétrables de la Providence et nous bénîmes Dieu d'avoir gravé en caractères ineffaçables, dans ces lieux sacrés, la preuve de la divinité de son fils.

Comme, en face de Jésus, le sublime bienfaiteur et sauveur de l'humanité, condamné à mort par les Juifs, on comprend bien la célèbre parole : « Bienheureux ceux qui souffrent persécution pour la justice, car le royaume du ciel est à eux ! »

Souffrir une persécution injuste est un bien, un bien immense. Cette souffrance est un monnaie avec laquelle nous achetons le droit d'être traités favorablement au jour du jugement et de recevoir une ample compensation de nos peines, dans ces joies ineffables de l'éternité.

Nous n'avons pu voir le balcon d'où Pilate prononça la sentence. Il est enclavé dans la caserne turque. Quelques voyageurs assurent l'avoir visité. Mais ne les a-t-on pas trompés ? Il y a eu tant de bouleversements en cet endroit ! Le rocher lui-même sur lequel s'élevait la tour Antonia a disparu.

#### DEUXIÈME STATION.

La première station terminée, nous nous levâmes pour nous rendre à la seconde. Même incertitude que pour la précédente ; impossible de déterminer l'endroit précis où Notre-Seigneur fut chargé de sa croix.

Ce fut assurément dans la cour du prétoire ; mais la cour était grande ; la multitude furieuse s'y pressait agitée comme les flots de la mer. Notre-Seigneur dut être poussé et chassé, tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, sans rester dans un endroit fixe.

Nous nous agenouillâmes sous l'arc de l'*Ecce homo* appelé, au temps des croisés, *Porte douloureuse*. C'est une grande ogive, dont la partie supérieure, avec la petite construction qui la domine, est moderne, mais dont les piliers droits et le commencement de l'archivolte sont romains. En faisant des recherches dans le couvent des dames de Sion, qui l'avoisine au sud, on a trouvé un second arc romain, plus petit, qui continuait le premier. Probablement il en existe un semblable du côté opposé, et l'ensemble formait une porte romaine. (Cité de Vogüé.)

Que se passa-t-il dans le douloureux moment qui nous occupe ? L'Évangile n'en dit rien. Seulement il est aisé de conjecturer qu'une fois la sentence de mort prononcée, les mauvais traitements contre la victime redoublèrent d'intensité. Sous les yeux des juges, les bourreaux avaient encore gardé une sorte de réserve ; en ce moment ils ne connurent plus de bornes.

C'était la coutume chez les Romains de rendre aux condamnés leurs vêtements : on apporta donc à Jésus sa robe sans couture, qu'on lui avait enlevée pour le couronner d'épines. Ses affreux bourreaux l'insultèrent d'abord, puis lui débarrassèrent les mains pour l'habiller. Ils arrachèrent brusquement le manteau de pourpre qui couvrait ses épaules et ouvrirent ainsi la plupart de ses blessures. On lui jeta autour du cou son scapulaire de laine, et, comme la tunique travaillée par sa mère ne pouvait passer à cause de la couronne d'épines, qui était trop large, ils arrachèrent la couronne, et les blessures de la tête se rouvrirent, et le sang coula en abondance. Après sa tunique, ils lui mirent sa large robe blanche, sa ceinture et son manteau. En faisant toutes ces choses, ils ne cessèrent de brutaliser le Sauveur et de le frapper. Alors on amena deux larrons, qu'on plaça à

côté de lui, l'un à sa droite, l'autre à sa gauche. Ils avaient les mains liées et la corde au cou. Pour tout vêtement, ils portaient un scapulaire d'étoffe grossière, avec une tunique ouverte et sans manches. Le tint de ces hommes était hâlé, et leurs membres conservaient les traces d'une récente flagellation. L'un d'eux avait je ne sais quelle expression de calme, mêlée à celle d'une amère douleur ; l'autre, furieux et insolent, se joignait aux bourreaux pour maudire et outrager l'innocente victime, qui offrait cependant pour lui ses tortures.

Au moment où l'on conduisit Notre-Seigneur au milieu de la place, des esclaves débouchèrent de la porte Occidentale, apportant la croix, qu'ils jetèrent brutalement aux pieds de la victime. Les bras de la croix étaient liés à l'arbre principal par de grosses cordes. Les aides des bourreaux portaient, par derrière l'appui des pieds, les morceaux de bois destinés à fixer la croix en terre, des marteaux et des clous.

Devant le terrible instrument de son supplice, Notre-Seigneur se mit à genoux, et baisa par trois fois l'arbre qui allait devenir l'objet de la vénération des siècles les plus reculés. Ainsi les sacrifices des temps anciens avaient-ils coutume de baiser l'autel respectivement élevé. Ainsi encore, au temps de la Messe, les prêtres baisent-ils la pierre sacrée sur laquelle reposera la divine hostie.

Bientôt on força le Christ à se relever, et sur ses épaules on chargea la croix « qui était longue, épaisse, lourde », dit saint Bonaventure, et qui pouvait avoir quinze pieds de haut.

Les larrons ne furent pas aussi maltraités. On leur épargna la peine de traîner leur gibet, et des esclaves leur rendirent ce service. Ainsi se vérifiait la parole d'Isaïe : le Christ « n'a pas été seulement rangé parmi les méchants, mais il a été jugé le plus méchant des plus méchants. » (Isa., LIII.)

On entendit sonner la trompette qui annonçait le départ du triste cortège. Les pharisiens triomphaient. Encore un moment, se disaient-ils, et celui dont le desintéressement condamne notre faste, dont la sainte morale blesse notre orgueil, nous laissera dominer en paix. Combien de fois, depuis lors, n'a-t-on pas entendu les ennemis de l'Église emboucher, eux aussi, la trompette, frapper des mains, et s'écrier : Nous avons vaincu ! L'Église est morte ; peuple, venez à son enterrement. Et cependant la fille immortelle du Calvaire se relevait triomphante. Et ceux qui la voyaient, cherchaient en vain ses ennemis ; ils n'étaient déjà plus.

A genoux sur la poussière du chemin, nous voyons s'ouvrir devant nous la voie céleste qui conduit au pied du rocher, jusque-là infâme et maintenant à jamais illustre, connu sous le nom de Calvaire, il nous semblait y trouver l'emblème du chemin de la vie, plein de ronces et d'épines, où l'homme s'avance accablé de pesants fardeaux, et nous nous rappelâmes cette parole du Maître : — « Si quelqu'un veut marcher après moi, qu'il se renonce lui-même, qu'il porte sa croix et qu'il me suive. » — Et, faisant un acte de résignation à la volonté de Dieu, nous nous disions : Pourquoi nous plaindre lorsque nous souffrons ? Le Sauveur, chargé du sa croix, a suivi lui-même le chemin de la douleur, en laissant à chaque pas l'empreinte de ses pieds ensanglantés. Sur cette longue route qui conduit au Golgotha, et à laquelle il nous convie, il n'y a pas une aspérité dont la pointe déchirante n'ait agrandi ses plaies. Est-ce donc que le serviteur serait plus grand que le Maître ? Et pour conclure, nous prononçâmes du fond de notre âme cette prière de saint Ignace : — « O roi suprême et Maître de l'univers, « voilà que, malgré mon indignité, confiant en « votre grâce et en votre secours, je m'offre à « vous tout entier, et je me remets, moi et tout ce « que je possède, à la disposition de votre volonté ; « affirmant, en présence de votre infinie bonté, « en face de la bienheureuse Vierge Marie et de « toute la cour céleste, que ma résolution iné- « branlable est de vous suivre du plus près qu'il « me sera possible et de vous imiter dans l'accep- « tation des injures et des épreuves de toute espèce, « puisque tel est le bon plaisir de votre Majesté. »

#### TROISIÈME STATION.

Ici la rue descend l'espace de deux cents pas environ. Nous la suivîmes jusqu'à l'endroit où elle en rencontre une autre venant de la porte de Damas ; alors une colonne de marbre rouge renversée et à demi enfouie dans la terre nous indiqua l'endroit où Notre-Seigneur tomba pour la première fois.

La croix une fois rétablie sur les épaules de Jésus, on se mit en mouvement, et le ciel vit avec admiration commencer la marche triomphale du Roi des rois dans ce que la terre considérait comme le dernier degré de l'ignominie.

En avant du cortège, un trompette sonnait de son instrument au détour de chaque rue, pour annoncer l'exécution sanglante. Derrière lui venaient des enfants et des gens du peuple, portant des cordes, des clous et des corbeilles avec des instruments. D'autres, plus robustes, traînaient des échelles et les croix des deux larrons.

Ensuite paraissait le divin Sauveur. Il semblait complètement épuisé. Effectivement, depuis la veille au soir il avait été privé de tout sommeil et de tout aliment ; la cruauté des bourreaux, le sang qu'il avait perdu, la fièvre, la soif, les souffrances morales plus horribles encore que les tortures physiques, l'avaient réduit au dernier degré d'affaiblissement ; ses pieds pouvaient à peine le soutenir. De la main droite il retenait le fardeau qui glissait continuellement de son épaule, et de la gauche il soutenait le manteau large et pesant qui embarrassait sa marche. Les bourreaux le tiraient et le poussaient en tout sens. Son visage, ses cheveux et sa barbe inondés de sang, lui donnaient un aspect lamentable. L'outrage et la haine le poursuivaient jusque sur cette voie douloureuse. Cependant, à travers ses larmes, on

voyait percer l'expression sublime de la résignation. « Son regard était prière, pardon, amour. »

Plusieurs soldats, armés de lances, marchaient aux deux côtés de la victime. Un peu derrière, on voyait les larrons, la tête couverte d'un bonnet de paille en signe de dérision. On les avait comme enivrés avec la liqueur destinée aux condamnés à mort. Ensuite venaient les bourreaux, maîtres au teint foncé, petits et massifs, cheveux noirs et crépus, presque sans barbe.

Leur physionomie ne portait pas le type juif. C'étaient, on ne l'ignore pas, des esclaves égyptiens, attachés aux travaux publics et prêts à louer indistinctement leurs services aux Juifs et aux Romains. On ne saurait se faire une idée de leur férocité brutale.

Des pharisiens à cheval suivaient le convoi. Quelquefois ils parcouraient les rangs pour faire observer l'ordre et régler la marche.

A quelque distance, un chef militaire marchait, également à cheval, entouré de quelques satellites.

Selon l'usage trop usité en de telles circonstances, des étrangers, des esclaves, des ouvriers, des gens du bas peuple, et même des femmes sans pudeur, après avoir vu passer l'auguste captif une première fois, couraient se poster un peu plus loin pour jouir encore du triste spectacle. — Une foule de curieux se dirigea directement du Prétoire au Calvaire, se réservant pour la plus affreuse partie du triste drame.

Durant cette affreuse procession, le Sauveur eut beaucoup à souffrir. Les bourreaux, le pressant de marcher plus vite, le harcelaient sans cesse. On l'insultait du haut des maisons et à travers les fenêtres ; des esclaves, qui travaillaient dans la rue, lui jetèrent de la boue et des ordures. Enfin, des enfants, excités par ses ennemis, avaient recueilli à l'avance, dans les pans de leurs petites robes, des cailloux qu'ils lui jetèrent sous les pieds au moment où il passa devant leurs maisons. Voilà comment ces enfants se montrèrent reconnaissants envers celui qui avait tant aimé leur âge, qui les avait bénis et exaltés !

« Vers son extrémité, la rue infecte se dirigeait à gauche ; en même temps elle s'élargissait et devenait montueuse. Avant d'arriver à sa partie la plus élevée, on trouvait un enfoncement, habituellement rempli d'eau de pluie et de boue, au-dessus duquel on passait au moyen d'une pierre large et élevée, comme on en voit dans un grand nombre de rues de Jérusalem. Arrivé en cet endroit, le Sauveur ne put aller plus loin. Les bourreaux l'ayant poussé et tiré avec rudesse, il tomba contre la pierre, et son fardeau roula à côté de lui. Ses ennemis l'accablèrent de malédictions, le tirèrent par le bras, lui donnèrent même des coups de pied. Le cortège s'arrêta, et le peuple lit entendre des cris de colère. En vain le Sauveur tendit les mains, pour demander qu'on lui vint en aide ; personne ne répondit à son appel. Les pharisiens crièrent : « Relevez-le, sans cela il mourra entre nos mains. » Des deux côtés de la rue, on voyait des femmes qui pleuraient, et les petits enfants qu'elles portaient dans leurs bras paraissaient épouvantés. On força la victime à se relever ; on remit la croix sur son épaule ; et Jésus dut pencher, avec une douleur indicible, sa tête déchirée par les épines, pour faire place à la croix.

Faut-il nous étonner de cette chute ? après les fatigues d'une horrible nuit, épuisé de sang à la suite de la flagellation, Notre-Seigneur marche traînant après lui l'arbre de son supplice. Devant lui, à ses côtés, et par derrière encore, une multitude brutale le presse, l'injurie, et le couvre de boue. Alors il tombe ; c'était la conséquence de sa faiblesse extrême. Et puis, Dieu voulait ici nous donner une grande leçon. La vertu ne consiste pas à n'avoir point de ces moments de défaillance, où tout paraît nous manquer à la fois, où la terre elle-même semble se dérober sous nos pieds. Au contraire, c'est sous les poids de telles épreuves qu'elle grandit et se montre belle, selon cette parole de l'Écriture : *Virtus in infirmitate perficitur*. Cette réflexion fait du bien au cœur et ranime le courage.

#### QUATRIÈME STATION.

A quelques pas de l'endroit où nous sommes, une petite chapelle gothique, que les Arméniens relèvent bientôt de ses ruines, nous indique l'endroit où Marie rencontra son divin fils.

L'Évangile ne parle pas de cette rencontre, mais voici le souvenir qu'en a gardé la tradition. Après la cène, Marie et les saintes femmes durent se retirer dans la maison de la mère de Marie, la nuit ne leur permettant pas d'être à parole heure dans les rues. Elles étaient tristes et pleines d'inquiétude. Aucune d'elles ne songeait à se livrer au repos. Leur nuit se passa dans des alarmes continuelles.

Tout à coup, vers le matin, elles entendirent frapper à la porte. Une voix amie les conjura d'ouvrir. C'était saint Jean. Il venait, tout en pleurs, leur raconter comment Notre-Seigneur avait été trahi par Judas, au jardin des Oliviers, lié, garrotté comme un malfaiteur, traîné d'abord chez le grand prêtre, insulté, soufflé, et conduit enfin chez le gouverneur romain auquel on demandait sa mort.

Mais lorsque saint Jean ajouta : Pilate est convaincu de l'innocence de Jésus ; cependant il a peur du peuple. Il a été assez lâche pour faire flageller notre maître. J'ai laissé Jésus attaché à une colonne. Mille hommes frappent sur lui avec fureur, sa chair vole en lambeaux et son sang ruisselle de toutes parts. Alors les sanglots éclatèrent dans l'assemblée.

Marie chancela, et, s'appuyant aux lambis de l'appartement, les mains jointes et crispées par la douleur, elle s'écria : « Père très respectable, Père très pieux, Père très miséricordieux, je vous recommande mon fils bien-aimé. Ne lui soyez pas cruel, vous qui êtes bon pour tout le monde. Père éternel, pourquoi mon fils Jésus mourrait-il ? Il n'a jamais fait de mal ; mais, Père juste, si vous

voulez la rédemption du genre humain, je vous en conjure, accomplissez-la par un autre moyen ; car tout vous est possible. Je vous supplie donc, Père très-saint, s'il vous plaît, que mon fils Jésus ne meure pas ; délivrez-le des mains des méchants, et rendez-le moi ! Car lui-même il ne s'aidera pas, à cause de son obéissance et de son respect pour vous. Il s'abandonne comme un être faible et méprisable au milieu d'eux. Ainsi secourez-le, vous, Seigneur ! » (Saint Bonaventure.)

Lorsqu'elle eut repris haleine, elle courut à la porte pour s'élever vers le lieu où était Jésus-Christ. Mais ses forces la trahirent. Marthe et Madeleine la soutinrent : et, lui donnant le bras, elles l'aiderent à marcher jusqu'au Prétoire.

La foule était si nombreuse qu'elles ne purent approcher. Poutées et reboutées par la multitude brutale, elles cherchaient à voir par-dessus les têtes. Elles se traînaient d'un côté et puis d'un autre. D'affreux blasphèmes et des ricanelements cruels frappaient continuellement leurs oreilles. De temps en temps elles voyaient Pilate se présenter au balcon pour parler à la foule. Elles ne saisissaient pas ses paroles, mais elles entendaient les odieuses clameurs de la populace qui criait : Il est coupable de mort ; qu'il soit crucifié ! qu'il soit crucifié !

Chacun de ces hurlements était un coup de poignard pour le cœur de Marie.

Mais que vous a-t-il fait ? s'écriait-elle en gémissant.

Et ceux qui l'entendaient, riaient bruyamment en disant : Voilà la mère de ce misérable. Oui, il sera crucifié ton fils ! Et tu ne pourras pas le sauver.

Enfin Marie perdit tout espoir. Un crieur public circulait dans la foule et annonçait quelque chose. Il lisait une sentence ainsi conçue :

« Conduisez au lieu ordinaire du supplice Jésus de Nazareth, séducteur du peuple, qui a méprisé l'autorité de César et s'est fausement donné pour le Messie. Crucifiez-le entre deux voleurs, en mettant au-dessus de sa tête le titre dérisoire de roi des Juifs. Va, licteur, prépare la Croix. »

A cette parole, le courage de Marie s'exalta. Entraînant ses compagnes, elle prit un détour et alla se mettre à l'angle d'une rue qui conduisait au Calvaire, afin de voir Jésus au moins encore une fois. En effet, après un moment de cruelle attente, on entendit un affreux tumulte, et, au milieu de la foule et des gardes en fureur, on vit s'avancer Jésus couronné d'épines, le visage souillé de crachats et de sang, le corps couvert de plaies, et chargé de sa croix.

Le premier mouvement de Marie fut de se précipiter vers lui pour le serrer dans ses bras ; mais les bourreaux la repoussèrent violemment et la renversèrent sur le chemin. Notre-Seigneur jeta sur elle un regard plein de tristesse et d'amour, qui acheva de lui briser le cœur. Elle eût été broyée par les pieds de la foule, si ses saintes amies ne l'eussent emportée dans une avenue voisine.

Un saint Père raconte qu'au moment où il l'aperçut, Notre-Seigneur lui adressa cette parole : *Salve, Mater ! Je vous salue, ma mère !* et qu'il tomba ensuite accablé par sa douleur aussi bien que par la pesanteur de sa croix.

On voit encore aujourd'hui le lieu où se passa cette scène, l'une des plus émouvantes de la Passion. Autrefois les Croisés y bâtirent une église. Je le trouvais profané par les immondices des Turcs.

Quel moment que celui de la rencontre de la mère et de son divin fils ! C'était la première fois que Marie voyait de près Jésus après sa flagellation. Elle l'avait aperçu couvert de sang et couronné d'épines, lorsque Pilate le présenta au peuple en disant : — « Voilà l'homme ! » — Mais elle n'avait pu se rendre un compte suffisant de son état. Maintenant elle est près de lui ; et si les gardes la repoussent brutalement pour l'empêcher d'approcher, cependant elle en a assez pour mesurer la grandeur du mal. Selon l'expression d'Isaïe : « Depuis la plante des pieds jusqu'à la tête, il n'y a pas une partie saine dans le Sauveur. » — Une mère seule peut comprendre tout ce qu'il y eut dans le regard que la mère jeta sur son divin fils, et qu'elle émut profondément le regard du fils produisit sur la mère ! Et encore, une mère ne le comprend pas : car Marie voyait un Dieu dans son fils, et le mal est d'autant plus grand que la personne souffrante est plus innocente et le bourreau plus méprisable. Dans cet endroit, on se sent pressé de remercier Dieu d'avoir bien voulu confier ce souvenir à la tradition, à cause de la grande leçon qu'il renferme. Souvent on serait tenté de trouver l'Évangile barbare, en lisant ce texte : « Quiconque aime son père et sa mère plus que moi ne peut être mon disciple. » Or, cet empressement de la sainte Vierge à chercher le regard de son divin fils explique tout. Il faut préférer Dieu à ses parents ; c'est l'ordre naturel des choses. Le Créateur doit passer avant la créature. Mais cela ne détruit pas le commandement qui vient après les trois premiers : « Tu honoreras ton père et ta mère, afin que tu viives longuement. » Aussi, dans cette station, on pense volontiers à ses affections de famille, et on récite avec effusion cette oraison du missel romain : « Oh ! mon Dieu, qui nous avez ordonné d'aimer notre père et notre mère, ayez pitié d'eux, prenez soin de leur âme et faites que nous ayons le bonheur de nous réunir à eux pendant l'éternité, pour ne nous en séparer jamais. Nous vous en conjurons par les mérites de Notre-Seigneur, qui rencontra ici sa sainte mère abreuvée de tristesse. »

#### CINQUIÈME STATION.

C'est à la cinquième station que la rue commence à monter au Golgotha, c'est là aussi que Notre-Seigneur eut besoin de *Simon le Cyrénéen pour l'aider à porter sa croix*. Sans doute, en essayant de gravir une pente raide et difficile, dans l'état d'un homme épuisé et chargé d'une poutre énorme, le Sauveur dut chanceler et s'ar-